

Un écrivain dans la classe : pour quoi faire ?

Entretien avec Philippe Meirieu réalisé pour l'ARALD

- Quel est votre sentiment sur la présence des écrivains dans les classes ?

Il me semble que ce n'est pas simple au regard même de la mission de l'école, qui est de transmettre ce qui est considéré comme une valeur culturelle ayant traversé les modes et le temps. Au XIX^e siècle, si on avait proposé aux professeurs des grands lycées parisiens de faire venir un poète dans leur classe, ils auraient évidemment fait venir Sully Prudhomme et non pas Baudelaire... À cet égard, tant que le tri n'est pas fait, l'école est mal à l'aise parce qu'elle doit transmettre des objets culturels sur lesquels il y a eu un travail de l'Histoire, qui fait que leur niveau d'universalité, leur force intrinsèque, n'apparaissent pas comme spécifiquement liés à une époque donnée mais ont traversé cette époque. Lorsqu'il s'agit d'un écrivain vivant qui vient dans une classe, ni vous ni moi ni l'enseignant ne savons à coup sûr si cet écrivain traversera le temps...

- Vous avez l'impression que c'est un facteur de résistance pour les enseignants ?

Pour un certain nombre d'entre eux, cette conception de la transmission des objets culturels provoque une méfiance à l'égard de toute forme de contact avec ce qui serait trop contemporain et, à ce titre, sujet aux effets de mode. C'est d'ailleurs vrai pour l'ensemble des créateurs. Certains de nos collègues considèrent que l'école a une mission de conservatoire – certains font d'ailleurs rapidement le passage de conservatoire à conservatrice... – et qu'elle doit donc se dégager d'une vision étroite et chronologique du contemporain pour aller vers une vision plus universelle. Je ne dis pas que j'approuve cette réticence, mais elle doit être entendue et nous amener à réfléchir plus en profondeur sur une utilisation de la littérature contemporaine qui ne soit pas simplement dans le registre de la séduction immédiate, de quelque chose d'un peu superficiel. Ceci

étant dit, il n'en reste pas moins vrai que la rencontre avec des créateurs, quels qu'ils soient, est, à mes yeux, fondamentale pour les élèves.

- En quoi est-elle fondamentale ?

D'abord parce que, pour l'immense majorité des élèves, les écrivains sont déjà morts et le fait même qu'il puisse exister un écrivain vivant est quelque chose qu'ils n'imaginent pas. Ensuite parce que la rencontre avec l'écrivain permet en quelque sorte de " désontologiser " le livre, c'est-à-dire qu'il n'est plus un objet ontologique devant faire l'objet d'une vénération absolue, mais il devient un objet culturel inscrit dans un contexte, avec un auteur, un éditeur... Il peut donc faire l'objet d'une critique, on peut se l'approprier de diverses manières et il n'est pas, pour employer l'expression cartésienne, dans l'ordre des essences éternelles et immuables.

- Vous pensez que cette perception est importante pour les élèves ?

Elle est très importante parce qu'un certain enseignement de la littérature éloigne les élèves de celle-ci en leur donnant le sentiment que les livres sont des objets culturels devant lesquels il faut avoir une attitude quasiment dévote et non pas des œuvres avec lesquelles on peut dialoguer. Les élèves ont besoin d'un contact avec une culture vivante, de rencontrer des auteurs et des livres qui n'ont pas encore le statut de classique et ne font pas l'objet de ce que pourrait appeler une admiration obligée. Vous n'avez pas le droit de ne pas admirer un classique, c'est non seulement une faute de goût, mais une provocation à l'égard de l'école et de ses valeurs...

- C'est grave...

Dans l'esprit de l'élève, le classique n'est pas discutable. Or, l'intérêt de la littérature contemporaine, quand elle est présente à travers les auteurs, c'est qu'elle permet de toucher à des écrivains par rapport auxquels on ne se situe pas autant dans cette situation d'admiration obligée.

- Ce peut donc être le point de départ d'une vision critique...

D'une vision interrogative plus que critique. Au fond, vous vous trouvez devant Les Contemplations de Victor Hugo comme devant une espèce d'œuvre close, labellisée comme un chef d'œuvre. La seule chose que vous puissiez faire, c'est du commentaire dans lequel vous êtes contraint de justifier ce statut de chef d'œuvre, sur le plan stylistique ou sur le plan du contenu. L'œuvre contemporaine, précisément parce qu'elle n'a pas ce statut, met l'élève dans une situation de dialogue plus facile. L'objection que font un certain nombre de mes collègues et que je rappelais au début de notre entretien, peut donc être retournée : l'école doit effectivement transmettre ce qui est déjà stabilisé, mais

elle doit aussi susciter le contact avec ce qui ne l'est pas encore, ne serait-ce que pour permettre à l'élève d'entrer dans une perspective qui n'est pas une perspective ontologique de la littérature. Il s'agit de faire en sorte que, par la médiation du travail sur la littérature d'aujourd'hui, il puisse entrer dans une relation plus authentique et moins dévote avec celle d'hier.

- La présence de l'écrivain peut-elle susciter une autre perception du travail d'écriture ?

Oui, c'est une possibilité donnée à l'élève d'entrer dans la genèse de l'écriture. Trop souvent, le chef d'œuvre est compris comme dégage de tout processus de maturation, de tout travail, comme une œuvre qui, d'une certaine manière, pourrait ne pas avoir d'auteur. En classe, on n'étudie pas les éditions critiques et, aux yeux de l'élève, le texte se présente comme une forme parfaite qui, par la perfection même du résultat, abolit tout le labeur de l'élaboration.

- Vous pensez donc que l'écrivain peut contribuer à faire entendre la genèse d'un texte ?

Il y a une réflexion à mener avec lui pour montrer qu'un texte ne naît pas dans sa perfection finale. Le travail sur les mots et la syntaxe font entendre quelque chose qui est très trivial, mais fondamental dans l'institution scolaire : l'importance du brouillon. Le brouillon n'est pas simplement un exercice anecdotique, c'est le travail sur le texte, la genèse, la décentration critique...

- N'est-ce pas aussi un moyen de saisir toute la difficulté de l'écriture ?

Tout à fait. Nous sommes aujourd'hui devant des élèves et parfois même devant des enseignants qui, pour beaucoup, vivent l'écriture comme une souffrance, comme quelque chose d'anxiogène. Il est bon qu'ils entendent de la part d'écrivains qu'écrire c'est passer par une forme d'ascèse, de souffrance et que cela fait partie de la démarche d'écriture. Personne n'écrit facilement parce qu'écrire c'est figer des choses, les donner à lire à d'autres et prendre le risque du refus. Par le biais de cette confrontation, les élèves peuvent se sentir moins seuls dans leurs difficultés face à l'écriture.

- Mais comment amener les auteurs dans les classes, comment permettre cette interaction ?

Sur le plan institutionnel, il faut plaider pour que l'un des rôles de l'enseignant soit de faire découvrir que les savoirs sont vivants parce que c'est la seule manière d'en faire autre chose que des "utilités scolaires". Si la seule chose qu'on apprend à l'école, c'est comment réussir à l'école, ce n'est pas très efficace pour une institution. C'est pourquoi l'école doit se préoccuper de faire entendre aux élèves que le savoir est en cours d'élaboration, que les œuvres ne

sont pas simplement des références nécessaires mais qu'elles sont aussi des occasions de rencontre et de dépassement.

Et sur le plan pédagogique ?

Je crois qu'il peut y avoir un danger si la rencontre avec l'écrivain n'est pas suffisamment préparée et exploitée, c'est-à-dire si l'on fait du parachutage. Dans ce cas, on est dans le folklore au sens quasiment étymologique du terme...

Dans l'exotisme...

Oui, au zoo... On fait venir quelqu'un et il disparaît. Pour que ces rencontres avec les écrivains soient fécondes, il est essentiel de les préparer en amont. Un certain nombre de nos collègues font du parachutage et cela donne des armes à ceux qui sont opposés à ce type d'activité. Le parachutage produit cette bouffée d'exotisme qui ne permet pas de changer le rapport au savoir. Or c'est cela l'enjeu : l'élève a-t-il un rapport au savoir de type purement scolaire ou l'école choisit-elle de le mettre au contact de ce qui vit, en faisant l'hypothèse d'une possible relation dynamique à la littérature et non d'une relation purement scolaire, liée à l'évaluation qui est à la clé ? Il faut être très attentif à ce que ces expériences soient bien préparées, parce que, si ce n'est pas le cas, elles peuvent avoir des effets contre-productifs.

Pour réussir, la relation que l'enseignant établit avec l'écrivain est essentielle...

Sur ce point, ma conviction est que la difficulté des relations entre l'artiste et l'enseignant est consubstantielle. Si chacun des deux veut garder son identité forte, il y aura une tension. Ce sur quoi je parie est que cette tension est féconde. Tous deux doivent apprendre à se respecter, à ne pas phagocyter la démarche de l'autre en le vivant comme un concurrent. Ce qui est difficile, c'est que chacun garde sa spécificité tout en travaillant ensemble.

Malgré des logiques divergentes ?

Faire travailler ensemble un écrivain et un professeur, c'est quasiment organiser le conflit, puisque chacun est porteur de sa propre logique. L'enseignant est porteur d'une logique de formation, l'écrivain, d'une logique de création... La rencontre peut produire une étincelle. Le projet scolaire est un projet encyclopédique qui consiste, en caricaturant, à enseigner aux élèves des notices de dictionnaires ou d'encyclopédies... Une notice de l'*Universalis* sur Rimbaud, ce n'est pas Rimbaud. C'est utile mais ça ne remplace pas la rencontre avec le texte. L'enseignant est dans ce registre et c'est bien qu'il en soit ainsi. Mais il faut que l'élève entende que la notice n'est pas le tout de la littérature, que ça vibre ailleurs et autrement.

Il y a donc une complémentarité de l'enseignant et de l'écrivain...

Il le faut dès lors qu'on veut travailler sur ce que c'est qu'écrire. On dit aujourd'hui, d'une manière qui semble très consensuelle, que l'école est là pour apprendre à lire, à écrire et à compter... Or, je ne suis pas sûr que nous sachions vraiment ce que c'est que lire et écrire. L'écriture se joue autour d'une demande de communication authentique avec l'autre... Je crois qu'un nombre important de blocages par rapport à l'écrit pourraient être dépassés si le travail sur l'écriture s'effectuait avec des gens qui en connaissent à la fois les ressorts, les difficultés et les richesses. Sauf à la réduire à sa dimension proprement technique, on ne peut pas entrer dans l'écriture sans ressentir la densité de l'intention d'écrire qui est dans l'écrit. Or, ce sur quoi l'école fait trop souvent l'impasse, c'est sur le projet d'écrire, la nature du rapport mystérieux qu'un individu singulier entretient avec l'écriture.

C'est donc l'apprentissage d'un rapport à soi et aux autres ?

Oui, on n'est pas dans l'utilitaire mais dans quelque chose qui grandit l'homme parce qu'il nous permet d'accéder au symbolique, d'interroger ses propres pulsions, sa propre vie, de se sentir en relation avec d'autres qui ont vécu des choses proches de nous. Je pense que l'école, pendant un temps, a considéré, à tort, que les écrits qu'on appelle fonctionnels – les petites annonces, les CV... – étaient la meilleure manière de réconcilier les élèves en difficulté avec l'écriture. Nous savons aujourd'hui qu'il n'en est rien. Car la littérature s'adresse, en chacun, à ce qu'il a de plus intime. Mais elle a une qualité extraordinaire : en touchant au plus intime de ce que nous sommes, elle nous met en relation avec ce qu'il y a de plus universel dans l'homme. Et ce lien entre l'intime et l'universel, je crois qu'il travaille au cœur de la littérature et que la présence de l'écrivain dans la classe peut permettre de le découvrir.